

**QUELQUES JALONS DE L'ENCYCLOPÉDISME EN PHILOSOPHIE:
DE FRANCIS BACON À NOS JOURS**

Guillaume Lejeune

(Chargé de recherches FNRS, Université de Liège)

« Chaque science sait ce qu'elle sait ; mais elle ne le sait que pour son propre compte, d'une manière égoïste. Il appartient à la métaphysique de constituer, en seconde lecture, un savoir des savoirs, c'est-à-dire de mettre au point une théorie des ensembles de la connaissance, faute de quoi l'encyclopédie des sciences, tels les célèbres portraits de Picasso, n'est qu'une mosaïque incohérente d'éléments où ne se retrouve pas le sens de la figure humaine. »

Gusdorf, *Introduction aux sciences humaines*, vol 1, pp. 324-325.

Suite à l'éclatement de la vision cosmique du monde initiant la période dite de la Renaissance, les encyclopédies se sont multipliées en tout sens dans un chaos de perspectives¹. L'idée de circonscrire les savoirs, de les organiser ensemble, d'en produire une vision synoptique domine alors le projet encyclopédique moderne.

Quel ordre suivre ? Faut-il suivre l'ordre du réel ou l'ordre de la connaissance ? Faut-il plutôt privilégier un ordre arbitraire (comme l'ordre alphabétique) qui a l'avantage d'une consultation ponctuelle aisée, mais le désavantage de ne guère nous donner une idée de l'ordre global, pour peu qu'il y en ait un. De façon générale, comment conjuguer l'unité du savoir et le détail de la connaissance ? Il semblerait qu'une vision synoptique se fasse au détriment du détail et qu'une attention au détail fasse perdre le sens de l'ensemble².

Comment organiser la prolifération des détails dans une encyclopédie et sous quel critère clore une encyclopédie ? En droit, une encyclopédie est infinie. Les encyclopédies

1. Voir Johnson C.D., « On Encyclopedic Chaos », *The Berlin Journal*, 2015.

2. Jacques D'Hondt oppose ainsi l'encyclopédisme de Diderot qui serait entraîné par le souci du détail au détriment de l'ordre systématique et l'encyclopédisme de Hegel qui jouerait le système au détriment des détails. Voir D'Hondt J., « Le projet encyclopédique chez Diderot et Hegel », in *Hegel et les Français*, Hildesheim, Olms, 1998, pp. 113-123.

chinois en sont de bons ensembles. Pensons à l'Encyclopédie de Yongle qui malgré ses 11 995 volumes n'exposait encore que partiellement les savoirs connus pendant la dynastie Ming ou plus proche de nous aux 5 649 960 articles de Wikipedia³ en anglais auxquels ne cessent de s'adjoindre de nouveaux articles. On notera que la question de la prolifération ne concerne pas seulement celle des savoirs au sein d'une encyclopédie, mais aussi celles des encyclopédies en tant que telles. Comment organiser la prolifération des encyclopédies ? Quelles en sont les conséquences ? Dans quelle mesure faut-il considérer qu'une encyclopédie a un caractère performatif ? Quel rôle joue une encyclopédie vis-à-vis de la liberté ? Fait-elle exister une vision du monde particulière ? Fait-elle par ailleurs exister des éléments qui sans elle n'existeraient pas (comme c'est le cas dans une nouvelle de Borgès)⁴ ?

Si l'encyclopédie impose un ordre, elle présuppose aussi une organisation. Ainsi, le projet d'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert n'est mené à bien que parce que ceux-ci rallient une société de gens de lettres à leur cause. Mais faut-il se montrer élitiste ou démocratique dans la façon de concevoir la rédaction des articles ? Si *l'Encyclopedia britannica* fait appel aux meilleurs spécialistes, l'encyclopédie en ligne *Wikipedia* considère que, de même que tout un chacun peut consulter, tout un chacun peut contribuer⁵. On peut alors se demander si l'humanisme des encyclopédies modernes doit conduire à cet extrême qu'est la démocratisation de la politique rédactionnelle des encyclopédies en ligne ? N'y a-t-il pas un danger à faire de tout un chacun l'organe de l'encyclopédisation des savoirs. Certains le craignent. C'est pourquoi certains modèles alternatifs à *Wikipedia* comme *Nupedia* (encyclopédie en ligne libre d'accès mais avec comité de lecture) ont été tentés. Mais, pour les partisans de *Wikipedia*, il semblerait que la démocratisation de la politique rédactionnelle soit plus une chance qu'un danger, car la communauté fait alors office d'autorité. Une information erronée est vue par les autres contributeurs et une censure s'établit *sui generis*. D'après certaines études, les

3. C'est le nombre d'articles répertorié par Wikipédia le mercredi 16 mai 2018 à 8h.02.

4. Borgès J-L., « Tlön Uqbar Orbis Tertius » (1941), in *Fictions*, Paris, Gallimard, Folio, 1974, pp. 11-31.

5. Wikipédia réalise ainsi en quelque sorte un voeu de Neurath. « The maximum of co-operation – that is the program ». O. Neurath, « Unified Science as Encyclopaedic Integration », in O. Neurath (ed.), *International Encyclopaedia of Unified Science*, Chicago, University of Chicago Press, 1938, vol. 1, p. 24. Bernard Stiegler juge ainsi que Wikipédia est un « exemple frappant d'économie de la contribution » et que l'encyclopédie « a conçu un système d'intelligence collective en réseau ». Stiegler B., « Propos recueilli par Catherine Portevin », *Telerama*, n° 3099, 6-12 juin 2009, p. 25-26. URL : <http://www.telerama.fr/techno/bernard-stiegler-il-existe-beaucoup-d-inventions-qui-ne-produisent-aucune-innovation,43551.php>

articles *Wikipedia* seraient d'ailleurs aussi fiables que ceux d'une encyclopédie classique.⁶ On notera d'ailleurs que la réactivité en cas d'erreur avérée ou de progrès effectif est beaucoup plus forte : une erreur peut immédiatement être corrigée et un article mis à jour⁷, ce qui n'est pas le cas dans les encyclopédies papier. De là, la question plus générale que l'on ne peut manquer de poser : quel rôle joue la révolution numérique dans la conception encyclopédiste du savoir ? Si les encyclopédies des Lumières sont redevables de l'œuvre de Gutenberg, les encyclopédies en ligne augmentent la diffusion et les possibilités de liens « hypertextes ». Elles se situent dans une certaine continuité de l'imprimerie⁸, mais ouvrent le contenu à de nouvelles possibilités, comme celles de pouvoir être plus largement diffusé ou plus rapidement modifié. De nouveaux enjeux se posent alors qu'il importe de mesurer.

Mais pour ce faire, il peut être utile de prendre le temps du recul. L'ambition de ce dossier est alors de donner des pistes de réponses aux différentes questions évoquées via le traitement de quelques figures marquantes de l'encyclopédisme en philosophie : D'Alembert, Diderot, Krug, Novalis, Hegel, Simondon et Neurath.

1. L'encyclopédisme en philosophie

S'il est indéniable que l'encyclopédisme touche à des enjeux philosophiques, il ne va pas de soi que la philosophie se caractérise par une visée encyclopédiste. Certes, la question de l'un est prépondérante jusqu'à Saint-Thomas⁹, certes la question de l'universel domine la philosophie de Kant et celle de nombre de ses héritiers, mais l'encyclopédisme n'est pas explicite pour autant chez tous les philosophes.

Il y a toutefois une tendance, une fois l'autonomie de la science moderne reconnue, à vouloir penser la philosophie comme quelque chose qui organiserait les sciences et les

-
6. Lausson J., « La qualité de Wikipédia saluée pour les articles scientifiques », *Numerama*, 2012. URL : <https://www.numerama.com/magazine/23324-la-qualite-de-wikipedia-saluee-pour-les-articles-scientifiques.html>
 7. Le terme « Wikipédia » vient d'ailleurs du hawaïen « wiki » qui signifie « rapide ». En informatique, un 'wiki' est une interface dans laquelle tout un chacun peut ajouter, modifier ou supprimer du contenu rapidement. Ward Cunningham a ainsi nommé les choses en se remémorant un « wiki-wiki bus » qu'il avait pris à l'aéroport de Honolulu.
 8. Le « Project Gutenberg » qui propose en ligne une large bibliothèque de textes tombés dans le domaine public se réclame ainsi de Gutenberg. URL: [https://www.gutenberg.org/wiki/Gutenberg:The History and Philosophy of Project Gutenberg by Michael Hart](https://www.gutenberg.org/wiki/Gutenberg:The_History_and_Philosophy_of_Project_Gutenberg_by_Michael_Hart)
 9. Voir Couloubaritsis L., *Histoire de la philosophie ancienne et médiévale*, Paris, Grasset, 1998.

rassemblerait sous une unité. Héritier à sa façon des Lumières et de l'empirisme, Spencer donne pour tâche à la philosophie l'unité de la connaissance (*Unity of Knowledge*). Alors que les sciences issues de l'expérience organisent le savoir de manière régionale, la philosophie organiserait les sciences de manière générale¹⁰.

L'abandon d'une métaphysique *a priori* qui caractérise l'empirisme explique le primat de l'encyclopédisme (retrouver l'unité à partir de la diversité des sciences) sur la métaphysique (faire dériver la diversité des sciences d'une unité). L'unité de l'encyclopédie apparaît une unité *a posteriori* assez typique de la mouvance empiriste. On ne s'étonnera donc guère de retrouver un encyclopédisme marqué chez des philosophes comme Bacon ou Diderot, dont l'empirisme est incontestable. C'est d'une façon générale, la centralité du concept d'expérience et la multiplicité sensible des savoirs qu'elle produit qui conduit la philosophie à adopter une visée encyclopédiste.

En tout cas, l'idée cartésienne d'une *tabula rasa* est balayée. Il est vain de vouloir reprendre les choses à la racine pour les fonder a-priori. La conscience humaine n'est jamais vierge. Elle est constituée d'une trame de savoirs multiples qu'il s'agit de démêler et de continuer en collectant l'ensemble des expériences manquantes.

Entre prospection et rétrospection, l'encyclopédie intègre la dimension temporelle. Que le regard de l'historien se mêle d'espoir ou de désespoir quant au futur ne change rien à la reconnaissance de la masse empirique de savoirs déjà là et au désir de les articuler pour organiser l'expérience à venir. A cet égard on notera que si certains historiens modernes restent dubitatifs quant à la possibilité de réaliser le projet encyclopédique, la mise en forme de leur doute prend elle-même une forme encyclopédique qui contraste

10. Si pendant l'Antiquité, l'encyclopédisme signifiait le cercle des connaissances qu'il fallait avoir parcouru pour être bien formé, à la renaissance son sens se modifie pour devenir l'ensemble des connaissances parcourues par l'humanité. Cet encyclopédisme de la Renaissance se distingue à son tour de celui des Lumières. Alors que le premier est dominé par l'idée compulsive d'une compilation des connaissances, l'encyclopédisme des Lumières est dominé par la notion d'ordre. La collecte à vocation exhaustive se traduit par une cacophonie où le fait de donner voix à chaque perspective évite difficilement la contradiction. L'encyclopédisme des Lumières essaye, quant à elle, de régler la question de l'un et du multiple en conférant un ordre aux savoirs issus de l'expérience. Alors que l'encyclopédisme de la Renaissance était humaniste, il s'agissait de rendre le savoir disponible à l'homme par le biais de l'imprimerie; l'encyclopédisme des Lumières est philosophique: il s'agit de trouver une unité à la diversité empirique des connaissances. L'encyclopédie des *Lumières* veut ainsi dessiner l'espace d'une communication des savoirs entre eux et éviter l'hétérotopie des encyclopédies chinoises où les catégories de classification relèvent de registres différents qui ne font fond sur aucun terrain commun. Dans *Otras Inquisitiones*, Borgès présente ainsi une classification incongrue dont Foucault, dans *Les mots et les choses*, fait ressortir le malaise.

avec le doute hyperbolique caractéristique de la démarche des *Méditations*. Ainsi en va-t-il de Bayle dont le dictionnaire présente de façon encyclopédique les différents savoirs pour en montrer les limites et la prétention qu'il y aurait à vouloir en faire le tour.

Sans partager le scepticisme de Bayle, on reconnaît assez largement à son époque que la complexité empirique des savoirs fait que le projet individuel d'une encyclopédie apparaît toujours plus difficile à remplir. La visée encyclopédique prend alors explicitement une forme collective comme c'est le cas chez Bacon, Leibniz ou Diderot ou implicitement comme c'est le cas chez Hegel qui affirme que la part qui lui revient en tant qu'auteur est minime, car il se fait le récipiendaire d'une histoire qui l'a précédé et constitué¹¹.

Il reste que l'unité recherchée dans l'encyclopédisme des Lumières dont l'esprit absolu hégélien incarne la forme la plus extrême semble se réaliser comme Encyclopédie au détriment de l'encyclopédisme. Il faudrait alors distinguer le travail d'encyclopédisation de l'encyclopédie et le résultat de ce travail, qui clôt les champs ouverts par l'encyclopédisation.

Afin d'éviter les travers d'une prétention totalisante, les philosophes post-hégéliens ont rarement assumé la visée encyclopédiste qui avait conduit au système supposé clos sur lui-même du maître. A tout le moins la visée encyclopédiste de la philosophie s'est alors *disséminée* suite à ce qui est apparu comme la prétention du système hégélien.

A défaut de se faire les auteurs d'un projet encyclopédique, de nombreux philosophes participent alors à des dictionnaires ou des encyclopédies. Mais il faut distinguer l'idée d'une participation à une encyclopédie qu'elle soit philosophique¹² ou non d'une élaboration encyclopédiste de la philosophie. La question est ainsi de savoir si l'encyclopédisme est alors pour la philosophie contemporaine un phénomène marginal ou central.

On peut d'ailleurs se demander si, derrière la secondarisation de l'encyclopédisme dans le chef des recherches individuelles, ne se cache pas l'idée qu'un encyclopédisme est toujours déjà réalisé au sein des structures organisant la communauté. Du fait de l'institutionnalisation de la recherche et du travail éditorial de quelques-uns, certains philosophes se dédouaneraient d'une visée encyclopédiste pour se concentrer sur un as-

11. Hegel G.W.F., *Phänomenologie des Geistes*, Vorrede, § 72.

12. Notons que les encyclopédies philosophiques se sont multipliées ces derniers temps. Derniers avatars en date, les encyclopédies en ligne: citons ainsi la *Stanford Encyclopedia for Philosophy*, l'*Internet Encyclopedia for Philosophy* et, en français, l'*Encyclopédie philosophique* (<http://encyclo-philo.fr>).

pect qui, d'une façon ou d'une autre, finira bien par s'intégrer dans un tout. Si l'idée d'une encyclopédie co-opérative domine la pensée de Neurath, elle serait ici présupposée plutôt qu'actée.

La naturalisation du projet encyclopédiste, pour peu qu'elle soit effectivement opérante, n'est toutefois nullement générale. La réflexion sur le projet qui accompagne les premières encyclopédies modernes se retrouve chez divers auteurs et se précise. Novalis parle d'encyclopédistique, Simondon d'encyclopédisme. L'apparition de nouveaux termes est ainsi symptomatique d'une réflexion qui se complexifie.

L'enjeu de ce dossier est de donner un aperçu de la question en étudiant quelques figures majeures de l'encyclopédisme en philosophie. En guise d'introduction, il s'agit ici d'offrir une vue synoptique des perspectives qui y sont proposées en restituant le contexte historique duquel elles émergent. Ce sera aussi l'occasion de dégager certains enjeux généraux et d'offrir l'ébauche d'une comparaison entre les auteurs traités dans ce dossier.

2. Bacon : une logique rétrospective et prospective

Avec l'essor d'une science moderne fondée sur l'expérience, il apparaît qu'il faille rénover la logique. L'idée est de la déformaliser, de la faire coller à l'expérience et d'éviter les idoles de la raison. Ainsi selon Bacon, la logique traditionnelle ne rend pas compte de l'émergence de la connaissance au contact de l'expérience. Elle rate le problème de l'induction en se payant de mots.

La syllogistique héritée d'Aristote joue ainsi sur le rapport entre les mots, mais ne procède pas d'une théorie rigoureuse de l'induction qui inférerait les notions de la matière sensible. Les aphorismes 12 et 14 du *Novum Organum* sont à ce titre très parlants :

« La logique en usage est plus propre à affermir et à fixer les erreurs (qui ont leur fondement dans les notions communes) qu'à soutenir la recherche de la vérité ; elle est ainsi plus nuisible qu'utile. »¹³

« Le syllogisme est composé de propositions, les propositions sont composées de mots ; les mots sont les tessères des notions. C'est pourquoi si les notions elles-mêmes (qui sont à la base de l'édifice) sont confuses et sont abstraites des choses de

13. Bacon F., *Novum Organum*, trad. M. Malherbe, J-M. Pousseur, Paris, PUF, 1986, p. 103.

manière hasardeuse, on ne trouve rien de ferme dans ce qui se construit sur elles.

C'est pourquoi il n'y a d'espoir que dans l'induction vraie. »¹⁴.

Le syllogisme en faisant passer les mots pour les choses procède de l'illusion. Il s'inscrit dans la théorie des idoles de la raison, théorie selon laquelle les apparences trompeuses de la raison sont imputables au devenir de la raison dans la complexion humaine, dans l'éducation, les rapports sociaux et le monde des représentations. Si l'illusion au Moyen-Âge était le fait du diable, parfois nommé 'illusor', circonstance dont on trouve un lointain écho dans l'hypothèse cartésienne du malin-génie, on assiste avec Bacon à un désenchantement de l'illusion. Dans ce désenchantement, la critique du langage occupe une place de choix. L'aphorisme 59 du *Novum Organum* montre ainsi que si les hommes croient commander aux mots, ceux-ci influent sur leur conception et leur font perdre le contact avec les instances dont les mots procèdent. Ainsi les disputes philosophiques ne sont souvent que des controverses au sujet de mots. Elles ignorent comment une connaissance unie émerge de la diversité sensible. Or ce problème n'est rien d'autre que celui de l'unification de l'un et du multiple. Dès l'incipit du *Novum organum* représentant un bateau naviguant sur les flots du savoir, Bacon nous en indique l'enjeu : « Beaucoup navigueront en tous sens et la science en sera augmentée ». Les connaissances multiples doivent concourir à l'augmentation de la science, ce qui présuppose qu'elle puisse se résoudre dans la forme d'un savoir uni.

Il s'agit pour Bacon de recueillir les différents savoirs, les différentes instances pour faire droit à l'inventivité, pour prescrire des opérations. Le savoir doit être productif, il ne s'agit pas seulement de recueillir les différents savoirs, la perspective n'est pas seulement rétrospective, mais prospective. Or cette productivité présuppose que les savoirs agissent en synergie de sorte que la question d'un *ordre* qui puisse rendre les connaissances effectives est plus que jamais d'actualité pour Bacon.

A côté, de l'ordre fictif appliqué de l'extérieur par la logique, il s'agit de substituer une logique du contenu. Contre une logique égarée dans le monde des notions abstraites, Bacon préconise une nouvelle logique qui puisse faire en sorte que « la science ne découle pas seulement de la nature de l'esprit, mais aussi de la nature des choses »¹⁵.

14. *Ibid.*, p. 104

15. *Ibid.*, p. 332

Il s'agit ensuite d'ordonner ce contenu de l'intérieur. Bacon propose alors dans son *De Augmentis* l'idée d'un arbre de la connaissance qui aura une influence marquante sur Diderot et D'Alembert qui tâcheront de s'en inspirer pour proposer un ordonnancement souterrain de leur entreprise. Certes la référence à Bacon a quelque chose d'emblématique et de contingent chez ces auteurs, mais Bacon, et c'est un point que Diderot reprend, a l'intérêt de trancher positivement la question de la possibilité d'une encyclopédie en en pensant l'institution sur la base du labeur organisé d'une pluralité d'auteurs¹⁶.

Par ailleurs, Bacon, ne disposant pas des savoirs empiriques variés nécessaires à la réalisation d'une encyclopédie, dresse un bilan incluant les manques, les zones du savoir à investiguer.¹⁷ Son ambition est ainsi celle d'un programme que *l'Encyclopédie* viendra remplir à sa façon. C'est ainsi moins par sa science que par sa prescience que Bacon s'illustre.

3. L'encyclopédie comme organon

Il y a dès le début de la modernité et la refonde du savoir à partir de l'expérience, l'idée prospective d'une encyclopédisation du savoir. Cette idée prospective est même ce qui domine chez Leibniz. La rétrospective dans l'idée leibnizienne d'encyclopédie démonstrative n'est ainsi que le moyen de la prospection¹⁸. Il s'agit de faire de l'encyclopédie l'instrument de toute démonstration quant au savoir. C'est pourquoi alors que des encyclopédies sont déjà là, Leibniz appelle à la réalisation d'une encyclopédie¹⁹ qui soit une « nouvelle ouverture » au monde. Il s'agit alors pour lui de faire *l'inventaire* du savoir le

16. Voir sur le sujet l'éclairant article de Malherbe qui montre en quoi Bacon est une inspiration pour Diderot et pointe quelques divergences entre les deux quant à l'ordonnement des facultés. Voir Malherbe M., « Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », *Revue de Synthèse*, 1994, pp. 13-37.

17. « Ce génie extraordinaire, dans l'impossibilité de faire l'histoire de ce qu'on savait, faisait celle de ce qu'il fallait apprendre. » Diderot D., *Prospectus de l'Encyclopédie*, in D. Diderot, *Œuvres complètes*, II, p. 286.

18. « Le principal est que la revue exacte de ce que nous avons acquis faciliterait merveilleusement de nouveaux acquis ». *Die Philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*. Edité par C.I. Gerhardt. Berlin, Weidman, 1875-1890, vol. 7, p. 159.

19. « Leibniz, de tous les savants le plus capable d'en sentir les difficultés, désirait qu'on les surmontât. Cependant, on avait des Encyclopédies, et Leibniz ne l'ignorait pas lorsqu'il en demandait une ». D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, p. 123.

plus exhaustif afin de servir au mieux l'*ars inveniendi*.²⁰ L'ordre d'une encyclopédie démonstrative est ainsi dicté par l'idée de généralité.

« L'ordre scientifique parfait est celui où les propositions sont rangées suivant leurs démonstrations les plus simples et de la manière qu'elles naissent les unes des autres, mais cet ordre n'est pas connu d'abord, et il se découvre de plus en plus à mesure que la science se perfectionne »²¹

Le progrès dans les sciences permet alors de saisir la généralité et loin de conduire à une multiplication des savoirs, rend possible leur condensation. Leibniz note ainsi que « les sciences s'abrègent en s'augmentant » et que « plus une science est perfectionnée », moins elle a « besoin de gros volumes »²².

La potentialisation générale²³ serait l'analogie pour les connaissances à ce que sont les *Eléments* d'Euclide à la Géométrie²⁴ : un outil permettant de résoudre, comme on le fait dans le cadre d'un calcul, tout problème de connaissance. Leibniz considère que l'encyclopédie démonstrative qu'il appelle de ses vœux devra contenir les « éléments démonstratifs de toutes les connaissances humaines »²⁵. La condensation des connaissances passées comprises en leur noyau général serait ainsi le moyen des connaissances futures²⁶.

20. « Deux choses seroient nécessaires aux hommes pour profiter de leurs avantages... premièrement un *INVENTAIRE* exact de toutes les connaissances acquises mais dispersées et mal rangées [...] et secondement la *SCIENCE GÉNÉRALE* qui doit nous donner le moyen de se servir des connoissances acquises mais encor la Methode de juger et d'inventer, à fin d'aller plus loin, et de suppléer à ce qui nous manque. Cet inventaire dont je parle seroit bien éloigné des systèmes et des dictionnaires, et ne seroit composé que de quantité de Listes ou denombremens, Tables ou Progressions qui serviroient à avoir toujours en vue dans quelque meditation ou deliberation <que ce soit> le catalogue des faits et des circonstances <et des plus importantes suppositions et maximes> qui doivent servir de base au raisonnement. » G.W. Leibniz, *Nouvelles ouvertures*, in *Opuscules*, éd. L. Couturat, Paris, 1903, réimpr. Hildesheim, Olms, 1966, p. 228.

21. *Die Philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, op. cit, vol 7, p. 180.

22. *Ibid.*

23. « En examinant chaque science, il faut tâcher d'en découvrir les principes d'invention, lesquels étant joints à quelque science supérieure, ou bien à la science générale ou à l'art d'inventer, peuvent suffire à en déduire tout le reste ». *Ibid.*, p. 168.

24. « Insensiblement, on formerait des Elements de toutes les connaissances que les hommes ont déjà acquises, qui n'iraient pas moins à la postérité que ceux d'Euclide et les passeraient même incomparablement ». *Ibid.*

25. *Ibid.*

26. L'idée qu'une encyclopédie soit essentiellement un outil est au centre de la métaphore du bateau de Neurath. Mais celle-ci va plus loin, car si l'encyclopédie est un outil qui permet de naviguer sur les flots du

Ces connaissances futures ne seront pas seulement une extension des connaissances présentes, mais une augmentation de leur intention, qui convertira l'articulation extérieure en un principe interne de développement.²⁷ Ce principe interne de développement présuppose d'en arriver à une langue valant pour toutes les disciplines. Pour le dire autrement, l'inter-textualité des encyclopédies doit pouvoir se résoudre en un discours uni et non-contradictoire pour éviter de tomber sous les travers du principe d'explosion : *ex falso sequitur quodlibet*. Pour éviter la trivialité d'une encyclopédie dont on puisse tirer tout et n'importe de quoi, se pose la question de l'harmonisation des discours et, partant, celle de l'harmonisation des langues.

L'universalité de cet instrument qu'est l'encyclopédie au sens de Leibniz se lie à la question du langage²⁸. Selon Leibniz, il faut un langage à même de faire dialoguer les différentes disciplines, un langage à même de dépasser tout jargon. L'universalité du langage n'est donc pas la réduction à une langue, mais l'unification des jargons. Le domaine de cette unification des jargons ne vaut toutefois que pour les savoirs mis effectivement en jeu. Son champ n'est donc pas d'emblée exhaustif. A mesure que le savoir augmentera, la langue devra étendre son activité unificatrice à un champ plus large. L'unification de l'expérience par le discours est donc dynamique²⁹. Elle a une valeur générique.

savoir, c'est un outil qui se reconstruit sans cesse à partir de ce qui le compose pour faire face aux éléments. « We are like sailors who on the open sea must reconstruct their ship but are never able to start afresh from the bottom. Where a beam is taken away a new one must at once be put there, and for this the rest of the ship is used as support. In this way, by using the old beams and driftwood the ship can be shaped entirely anew, but only by gradual reconstruction. » Neurath O., *Anti-Spengler* (1921), in M. Neurath, R. S. Cohen (éds.), *Empiricism and Sociology*, Dordrecht, Reidel, 1973, p. 199. Ce n'est donc pas le problème classique de l'identité propre au bateau de Thésée qui joue ici, mais l'idée heuristique du bateau permettant la navigation et la complémentarité entre les tendances conservatrices et progressives de l'Encyclopédie qui sont soulignées.

27. « Avec le temps, certaines opérations qui étaient combinatoires deviendront analytiques. » *Opuscles et Fragments Inédits de Leibniz*, édités by Louis Couturat, Paris, Felix Alcan, 1903, p. 168.
28. « La caractéristique que je me propose ne demande qu'une espèce d'Encyclopédie nouvelle (...). Cette Encyclopédie étant faite selon l'ordre que je me propose, la caractéristique serait quasi toute faite ». *Die Philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, op. cit., vol. 7, p. 40. Il sera en ce point suivi par Neurath. « The first step of our Unified Science as an Encyclopaedia is that we 'acknowledge' the elements of our universal Jargon ». Neurath O., « The Orchestration of the Sciences by the Encyclopaedism of Logical Positivism », p. 501. Neurath reconnaît d'ailleurs la proximité de son projet et de celui de Leibniz. Leibniz « planned to organise a large encyclopaedia (...) in close connection with his *Characteristica Universalis* ». Neurath O., « Unified Science as Encyclopaedic Integration », op. cit., p. 15.
29. Leibniz écrit ainsi à Descartes: « quoique cette langue dépende de la vraie philosophie, elle ne dépend pas de sa perfection. C'est-à-dire, cette langue peut être établie quoique la philosophie ne soit pas parfaite et à la mesure que la science des hommes croîra, cette langue croîrat aussi ». *Opuscles et Fragments Inédits de Leibniz*, op. cit., p. 28.

Elle est également plurielle, car les données de l'expérience peuvent apparaître sous divers aspects. L'unification est une tâche infinie qui implique du lecteur une sorte de navigation, un passage des disciplines les unes dans les autres. Il s'en suit aussi que l'unification des savoirs est multiple. Elle va de pair avec une vision perspectiviste du réel. Pour Leibniz une encyclopédie doit avoir « beaucoup de renvois d'un endroit à l'autre, la plupart des choses pouvant être regardées de plusieurs faces ».³⁰

4. *L'Encyclopédie de Diderot et D'Alembert a-t-elle une valeur paradigmatique ?*

D'aucuns voient dans *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert un compendium des savoirs disponibles à une époque donnée. A ce titre, *l'Encyclopédie* serait la rétrospective du passé et le marqueur d'une époque. Certains traits de *l'Encyclopédie* vont certes en ce sens³¹. Mais l'œuvre est plus complexe. Il faut ici signaler la conscience réflexive qu'en ont les auteurs. Celle-ci s'exprime tout d'abord dans le *Discours préliminaire* de D'Alembert, dans le *Prospectus* et l'article « *Encyclopédie* » de Diderot ensuite. Ainsi, *l'Encyclopédie* est à la fois un compendium de matières classées par ordre alphabétique³², à la fois

30. *Die Philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, op. cit., vol. 7, p. 180.

31. « Le but d'une Encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ». Diderot D., « Encyclopédie », in *Oeuvres complètes* (éd. Lough et Proust), Paris, Hermann, tome 7, p. 174.

32. L'ordre alphabétique bien qu'étant le plus apparent n'est pas le seul. Il faut par ailleurs ainsi que le fait Olga Pombo distinguer nettement le dictionnaire de l'encyclopédie. Bien que tous deux soient faits de textes discontinus, l'un réfère à un univers sémantique, l'autre à un univers réel. « Although many encyclopaedias may have been designated as dictionaries (the most celebrated examples are the Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, by Diderot et D'Alembert and the Grand Dictionnaire Universel by Larousse (1866-1890); although some have in common with the dictionaries the alphabetic presentation of its elements (the case again of Diderot and D'Alembert's Encyclopédie, of Larousse's Grand Dictionnaire or Coleridge's Encyclopaedia Metropolitana (1817-1845)) – encyclopaedia is never interested in words but in what words mean and refer – the world behind the words. » Pombo O., « Leibniz and the Encyclopaedic Project », in O. Pombo et alii (eds), *Enciclopédia e Hipertexto*, Lisbonne, Editora Duarte Reis, 2006, pp. 252-265. La distinction entre les dictionnaires et les encyclopédies qui n'est pas vraiment respectée dans l'usage de ces termes est également soulignée dans l'ouvrage de référence d'Umberto Eco. Il montre par ailleurs que l'arborescence à laquelle s'attache la logique lexicographique est à contraster avec la structure labyrinthique des encyclopédies. L'ambition d'un dictionnaire est donc nettement plus circonscrite que celle d'une encyclopédie de telle façon que la plupart de nos dictionnaires sont en fait des sortes d'esquisses d'encyclopédie, c'est particulièrement frappant pour le dictionnaire Larousse. « Le modèle en forme de dictionnaire ne devrait comporter, pour la définition d'un terme (et de son concept correspondant), que les propriétés nécessaires et suffisantes pour distinguer ce concept d'un autre; ou encore, il ne devrait contenir que ces propriétés définies par Kant comme analytiques (analytique étant ce jugement *a priori* dans lequel le concept qui fait office de prédicat fait partie de la définition du sujet). Les propriétés analytiques de *chien* seraient alors animal, mammifère et canidé (sur la base de quoi on distingue un chien d'un chat, et il est faux et

une sorte de classification inspirée de Bacon (l'arbre de la connaissance esquissé dans le *De Augmentis Scientiarum* étant repris de façon paradigmatique à la fin du *Discours préliminaire*) et à la fois un système de l'individuation du sens, un système de renvois articulant les différents articles les uns aux autres préfigurant les *liens* mis en œuvre dans les encyclopédies numériques.³³

Au moins trois modèles d'organisation structurent *l'Encyclopédie*, un modèle rhapsodique fondé sur la consultation ponctuelle, (le modèle alphabétique), un modèle systématique (un arbre du savoir qui indique où se situe un savoir dans le champ des connaissances) et un modèle générique offrant une multiplicité de lectures et réalisant l'individuation du sens. A ces modèles d'organisation, on pourrait encore ajouter un modèle historiciste qui articule certains articles de *l'Encyclopédie* selon une perspective historique.

Aucun de ces modèles ne peut prétendre *copier* l'ordre des choses³⁴, ce qui d'ailleurs n'apporterait rien. Le hiatus entre l'ordre des choses et l'ordre de leur présentation est ce qui nous permet de rendre l'homme au centre de la connaissance³⁵ et ce qui démultiplie les perspectives sur le savoir en vue de leur finalité pratique. Comme le rappelle André Charrak, il convient d'ailleurs de distinguer l'« esprit de système » de l'esprit systématique, le premier consiste à tout ramener à des principes abstraits, le second révèle

impropre, d'un point de vue sémantique, d'affirmer d'une chose qu'elle est un chien mais pas un animal). Cette définition n'assigne pas au chien les propriétés d'aboyer ou d'être domestique : propriétés qui ne seraient pas nécessaires (parce qu'il peut y avoir des chiens incapables d'aboyer et hostiles à l'homme) ni ne feraient partie de la connaissance d'une langue, mais plutôt d'une *connaissance du monde*. Elles seraient donc matière à encyclopédie.» Eco U., *De l'arbre au labyrinthe. Etudes historiques sur le signe et l'interprétation*, Paris, Grasset, 2010.

33. « L'Encyclopédie aujourd'hui, à l'heure des premières tentatives de numérisation de l'ouvrage, nous apparaît étrangement contemporaine : il y a 250 ans en effet qu'elle propose ce que nous appelons un parcours interactif, grâce au jeu incessant des renvois, dont nos liens hypertextes sont l'avatar électronique ». Leca-Tsiomis M., « L'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], mis en ligne le 28 novembre 2006, consulté le 22 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/rde/266>. Voir également la contribution de P. Léger à ce dossier.
34. « La nature n'est pas obligée de se conformer à nos idées. » D'Alembert, cité par Skornicki A., « Comme une envie de système. De Hegel à l'Encyclopédie », *Labyrinthe*, 2010 (1), p. 56
35. « L'homme est le terme unique d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher, jusque dans les considérations les plus arides et les détails les plus secs. Abstraction faite de mon existence et du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature? ». Diderot D., « Encyclopédie », in *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, chez Briasson, David l'Aîné, Le Breton, Durand, 1751-1765, t. V (1755), p. 641b.

des zones ordonnées sous des principes lisibles, mais ne prétend pas expliciter la cohérence globale.³⁶

La pluralité de lectures que permet *l'Encyclopédie*, la rend paradigmatique par excellence, puisqu'on y retrouve en germe la combinatoire romantique, la systématisme hégélienne et l'individuation simondonienne. Tout autant qu'elle réceptionne les savoirs, elle annonce de nouveaux modes de connaissance, à commencer par les différentes formes que la rationalité visant à s'énoncer en système va prendre. Ce côté instrumental qui fait contrepoids au côté rétrospectif se retrouve également dans le détail qui, bien souvent, est le fait d'auteurs engagés qui n'hésitent pas à innover ou à polémiquer dans les domaines dont ils traitent.

L'Encyclopédie relève tout à la fois de l'exposition et de la position, car elle n'exprime pas un point de vue de surplomb, mais un point de vue humain sur le savoir. Sa perspective est athéologique. L'homme est le centre de gravité du système du savoir³⁷. *L'Encyclopédie* est ainsi en quelque sorte une anthropodicée. Mais l'homme auquel s'adresse *l'Encyclopédie* n'est pas un homme abstrait, c'est comme le disent Diderot et D'Alembert le ressortissant d'« un public éclairé »³⁸, car l'exposition encyclopédique du savoir, si elle est un relais dans la connaissance, et non la clôture du savoir, n'en est pas le début pour autant. Elle ne peut se substituer à une expérience des métiers et des disciplines. Les échecs de Bouvard et Pécuchet en sont le signe par excellence. L'exposition encyclopédique du savoir présuppose donc une certaine formation de la part de ses lecteurs, elle présuppose par ailleurs certains moyens techniques. La centralité de l'homme est ainsi le fruit de la technique qui rend disponible à l'homme le savoir. L'imprimerie joue à cet égard un rôle considérable dans l'essor de l'humanisme présidant à l'encyclopédisme moderne.

Avec la généralisation de l'invention de Gutenberg, le savoir sort des monastères et envahit l'espace public. Sans l'imprimerie, il est difficile d'imaginer le projet encyclopédiste, difficile d'imaginer l'intertextualité qu'elle met en oeuvre. L'idée humaniste d'encyclopédie a ainsi part liée à la technique. Certains vont d'ailleurs jusqu'à dire que c'est

36. « Entretien avec André Charrak », *Labyrinthe*, 2010 (1), p. 29.

37. Voir la contribution de G. Stenger à ce dossier.

38. J. Le Rond D'Alembert, *Discours Préliminaire de l'Encyclopédie*, Paris Gonthier, 1965, p. 143. Voir aussi la préface de *l'Encyclopedia Britannica* qui s'adresse à un lecteur curieux et intelligent (*curious and intelligent reader*). *Encyclopedia Britannica*, 1973-1974, Préface, vol I, p. XV.

avec le numérique (et des plateformes interactives comme ENCCRE³⁹) qu'on peut enfin lire *l'Encyclopédie*, l'obstacle matériel des nombreux volumes qui s'opposaient à la plasticité d'une pensée se forgeant dans un système de renvois étant enfin relevé.

Les liens de l'encyclopédie ne sont pas seulement de l'ordre de l'inter-textuel⁴⁰, ils relèvent aussi de l'hyper-textuel. *L'Encyclopédie* contient ainsi de nombreux tableaux, des cartes et des illustrations diverses. Olga Pombo établit d'ailleurs une connexion nette entre les encyclopédies et les musées qui sont comme « une manifestation physique, une réalisation sensible de l'encyclopédie »⁴¹. Christopher D. Johnson parle quant à lui, à la suite de Findlen, de ces « sites de connaissance » encyclopédique que seraient les bibliothèques, les académies, les jardins, les théâtres, les cours, les pharmacies, les ateliers artisanaux.⁴²

La technique et l'institutionnalisation du cadre de vie concourent ainsi à l'encyclopédisation des savoirs, encyclopédisation qu'une présentation polémique et engagée contribue à relancer en faisant de l'homme, et du lecteur par la même occasion, le centre du savoir. *L'Encyclopédie* conclut à sa façon l'humanisme des modernes et prépare le terrain des questions épistémologiques. A ce titre, elle a bien une valeur historique indéniable.

5. De la question de l'homme à celle du sujet transcendantal

Ce nouveau point de vue de l'encyclopédisme moderne que développe exemplairement *l'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, cette perspective athéologique (qui se passe de l'hypothèse de Dieu pour expliquer l'ordonnement des savoirs entre eux) doit se fonder à défaut de quoi on risque de tomber dans un relativisme pour lequel il y aurait autant de systèmes de savoir qu'il y aurait d'hommes. Certes, derrière les plumes mul-

39. <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/>

40. L'intertextualité de *l'Encyclopédie* pointe vers un rapprochement entre encyclopédie et bibliothèque. L'encyclopédie est comme une bibliothèque et réciproquement la bibliothèque est comme une encyclopédie. « Il faut qu'une Bibliothèque soit une Encyclopédie, c'est-à-dire qu'on s'y puisse instruire au besoin dans toutes les matières de conséquence et de pratique » disait ainsi Leibniz. Voir Couturat L., *La logique de Leibniz d'après des documents inédits*, Hildesheim, Olms, 1961, p. 573.

41. Pombo O., « Leibniz and the encyclopaedic project », op. cit. On notera dans un même ordre d'idée que Neurath a travaillé avec Otlet à l'élaboration d'un musée encyclopédique qui se serait appelé *Nuovo Orbis Pictus*, d'après le titre de l'encyclopédie illustrée de Comenius à l'usage des jeunes.

42. Johnson C.D., « Encyclopedia and Encyclopedism », in M. Sgarbi (ed.), *Encyclopedia of Renaissance Philosophy*, Dordrecht, Springer, 2017.

tuples, ce que Neurath nomme une « orchestration » est pensable⁴³. Il n'en reste pas moins qu'il faut alors penser à quelle condition une « objectivité » de la connaissance est envisageable. On retrouve en quelque sorte chez Kant ce problème qui constate que la métaphysique censée fonder les connaissances et assurer la communication entre les savoirs ne fait nullement l'objet d'un consensus. Il en parle comme d'un champ de batailles sans fin et essaye par le biais d'une nouvelle discipline d'en régler les problèmes. Il se pose alors la question suivante : A quelle condition l'objet d'expérience est-il possible ?

Pour Kant, c'est à partir du « Je » transcendantal et non plus de l'homme (notion encore trop empirique) que doit se formuler le problème de la connaissance. Si Kant ne propose pas d'encyclopédie au sens d'une collecte exhaustive des savoirs, il dispense quand même des cours sur l'encyclopédie philosophique⁴⁴. L'enjeu est alors de montrer que la philosophie est en rapport avec tout savoir. Les concepts fondamentaux de la philosophie sont ainsi les concepts qui sont à l'œuvre dans les sciences concrètes. Kant esquisse d'ailleurs dans les *Premiers Principes d'une science de la nature*, la façon dont les catégories de la raison pure peuvent servir à fonder la science de la nature⁴⁵.

Il y a ainsi un encyclopédisme chez Kant, que traduit le « *conceptus cosmicus* » de la philosophie. Le « *Weltbegriff* » de la philosophie kantienne traduit le fait que rien n'est étranger à la raison. Mais de la raison à la connaissance effective, il y a un pas, si bien que les concepts de la raison pure ne se traduisent que sous la forme d'esquisse de fondement quand il en va du contenu empirique d'une encyclopédie philosophique. La philosophie est ce qui définit l'horizon des fins à tout savoirs⁴⁶. Elle a ainsi, selon son concept

43. Neurath O., « The orchestration of the Sciences in the Encyclopaedism of Logical Empirism », *Philosophy and Phenomenological Research*, 1946, p. 505.

44. Kant I., *Abrégé de Philosophie*, trad. A. Pelletier, Paris, Vrin, 2009.

45. Kant I., *Principes métaphysiques de la science de la nature*, trad. A. Pelletier, Paris, Vrin, 2017.

46. Kant définit un concept scolastique et un concept cosmique de la philosophie. « Mais jusqu'à ce point le concept de philosophe n'est qu'un concept scolastique, c'est-à-dire le concept d'un système de la connaissance qui n'est recherché que comme science, sans qu'on ait d'autre but que l'unité systématique de ce savoir et par conséquent, la perfection logique de la connaissance. Mais il y a encore un concept cosmique (*conceptus cosmicus*) qui a toujours servi à cette dénomination, surtout lorsqu'on le personnifiait pour ainsi dire, et qu'on se le représentait comme un modèle dans l'idéal du philosophe. Dans cette perspective la philosophie est la science du rapport de toute connaissance aux fins essentielles de la raison humaine (*teleologia rationis humanae*), et le philosophe n'est pas un artiste de la raison, mais un législateur de la raison humaine. Il serait vaniteux de s'appeler soi-même philosophe en ce sens et de prétendre qu'on est arrivé à égaler un modèle qui ne se trouve que dans l'idée. » Kant, *Critique de la raison pure*, A 838-839 ; B 865-866. « La philosophie est donc le système des connaissances philosophiques ou des connaissances rationnelles par concepts. Telle est la notion scolastique de cette science. Selon sa notion cosmique (*Weltbegriff*), elle est la science des fins dernières (*letzten Zwecke*) de la raison humaine.

cosmique, l'idéal régulateur des autres sciences. Elle en est alors moins *l'organon* que le *canon* qui définit la valeur des sciences.

« Selon sa notion cosmique (*Weltbegriff*), elle [la philosophie] est la science des fins dernières de la raison humaine. Cette conception élevée confère à la philosophie sa dignité (*Würde*), c'est-à-dire sa valeur absolue. Et, effectivement, elle est même la seule à ne posséder de valeur qu'intrinsèque et à conférer originellement une valeur aux autres connaissances. »⁴⁷

La formulation la plus claire de l'encyclopédisme kantien liée à la conception cosmique de la philosophie est la suivante :

« La philosophie est l'unique science qui sache nous procurer cette satisfaction intime, car elle referme, pour ainsi dire, le cercle scientifique et procure enfin aux sciences ordre et organisation (*Zusammenhang*) »⁴⁸.

Il faut toutefois comprendre que la philosophie ordonne les autres sciences de façon téléologique (par rapport aux fins de la raison) et non de façon immanente (les unes par rapport aux autres). La philosophie referme (*schliesst*) ainsi le cercle du savoir, mais elle ne le renferme pas.

6. Les encyclopédies philosophiques dans le postkantisme

Le point de vue kantien et les critiques qu'il engendre stimulent toutefois les velléités encyclopédistes. A côté de penseurs aujourd'hui oubliés⁴⁹, on retiendra l'*Encyclopédistique* de Novalis et l'*Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* de Hegel.

Ces penseurs entendent moins informer le système kantien en en donnant une illustration encyclopédiste, que de penser en sa concrétude le fondement kantien. L'encyclopédie est alors la forme que prend leur *réforme* de la philosophie transcendantale.

Chez Novalis, le « Je transcendantal » comme fondement du savoir doit se comprendre au sein d'une « *Wechselwirkung* » qui l'expose à un Tu, à un autre « Je »⁵⁰. Novalis pense alors trouver des « Je » dans tout élément de la nature, on n'a plus alors une

Cette conception élevée confère à la philosophie dignité (*Würde*), c'est-à-dire valeur absolue. » Kant, *Logique*, trad. Guillermit, Paris, Vrin, 1968, pp. 23-24.

47. Ibid., p. 24.

48. Ibid., p. 27.

49. On trouvera un aperçu de ceux-ci dans le texte de Krug joint à ce dossier.

50. Voir la contribution de L. Cahen-Maurel à ce dossier

voie d'entrée unique à l'élaboration d'un savoir, mais une infinité de commencements possibles qui appellent une infinité de combinaisons⁵¹.

Chez Hegel, le point de vue du « Je », n'est que l'abstraction d'une figure du monde. L'homme n'a pas seulement le « Je » dans sa représentation, mais le « Nous ». Il s'ensuit que l'objectivité du monde n'est pas un objet externe, mais un élément constitutif du rapport à soi que constitue la subjectivité porteuse d'un savoir. Dans cette perspective d'une philosophie de l'esprit, le point de vue du « Je » est implicitement gros d'une encyclopédie philosophique.

Un tel point de vue peut se lire comme une exigence épistémologique de situer les concepts structurant les sciences empiriques dans leur rapport aux concepts purement rationnels et non comme une prétention à clore l'ensemble des savoirs empiriques⁵². On notera que bien souvent l'organisation hégélienne des concepts structurants est la plupart du temps présentée de façon systématique et de façon historique. L'ordre historique constitue une dimension importante de l'encyclopédisme que Hegel contribue à alimenter. On notera ainsi la dimension historiciste du *Wörterbuch der philosophischen Begriffe* du grand hégélien que fut Johannes Hoffmeister. De façon générale, de l'encyclopédisme de Hegel, c'est sans doute la dimension historiciste qui se perpétue dans ce monument qu'est le *Historische Wörterbuch der Philosophie* ou dans des revues comme les *Archiv für Begriffsgeschichte* qui s'est la mieux conservée aujourd'hui. En ce qui concerne l'aspect systématique souvent assimilé à une sorte de dogmatisme, c'est essentiellement par son opposition à Hegel que se signale la pensée contemporaine. Ce qui domine la pensée encyclopédique posthégélienne, c'est ainsi le deuil d'un savoir absolu.

7. Le deuil d'un savoir absolu

Contre tout savoir absolu, les philosophes de la différence font valoir une *dissémination* des savoirs rétive à toute systématisation ou encore des structures *rhizomatiques* rompant avec la nécessité d'un enchaînement linéaire ou avec l'arborescence que l'on re-

51. Cet art combinatoire s'inspire naturellement de Leibniz dont l'influence est grande chez les Romantiques, on peut toutefois tirer le jeu des influences jusqu'à Bacon qui prépare la combinatoire par la réduction des savoirs à leur principe opérant (Voir Lejeune G., « *L'Encyclopédisme* de Novalis à la lumière du projet baconien », in G. Valpione, A. François, Berlin, Lit Verlag, à paraître) et à Lulle dont la combinatoire inspirera l'encyclopédisme de la Renaissance. Les deux modèles combinatoires de Kircher – la *combinatio expansa* et la *combinatio contracta* – sont ainsi directement inspirés de Lulle et préfigurent l'art combinatoire de Leibniz et, à sa suite, sa formalisation chez Hindenburg et son application chez Novalis.

52. Voir la contribution de D. Wittmann à ce dossier.

trouve en creu du projet de Bacon et de Diderot. Une telle tendance se veut toutefois surtout une réaction à Hegel. Ainsi peut se lire la recherche de nouvelles structurations chez Deleuze et la dissémination chez Derrida⁵³.

Plus généralement, les philosophies de la différence mettront en évidence le danger de résoudre l'encyclopédisme en une trame unique. C'est alors l'individuation du sens qu'il importe de penser. En ce sens, le système de Simondon s'avère une gageure pour la pensée qui ressort de ce mouvement.⁵⁴

En dessinant l'espace d'une communication entre la culture et la technique, Simondon montre comment l'encyclopédisme a pour but de nous libérer d'une forme de complexité. La complexité en un sens général est également au centre de la méthode d'Edgar Morin qui considère qu'il faut « encyclopéder », inscrire les connaissances dans des cercles, pour créer des liens entre les savoirs de notre expérience dissolue du monde.

Le cloisonnement des disciplines qui donne sens au projet d'unifier les sciences défendu par Neurath montre comment l'expérience de notre contemporanéité réactive un encyclopédisme latent. C'est ainsi en prenant en considération la prolifération des livres qu'Otlet lance l'idée d'un Répertoire bibliographique international et contribue à fonder cette science qu'est la bibliologie. Notre expérience du tout du monde s'opérant par la médiation des livres, il importait pour Otlet de réfléchir sur l'économie des livres et de baser celle-ci sur des principes rationnels ainsi qu'il le fait dans son grand œuvre, le *Traité de Documentation*⁵⁵.

53. L'idée de dissémination trouve en Novalis et ses « grains de pollen » une anticipation. Notons qu'il n'est pas anodin que Derrida discute de Novalis dans le cadre de son livre sur la dissémination. La *Semeuse*, emblème des dictionnaires Larousse illustre bien l'idée de dissémination, idée qui a donc une histoire bien implantée avant Derrida.

54. Voir la contribution de J-H. Barthélémy dans ce dossier.

55. « Cet ouvrage est consacré à un exposé général des notions relatives au Livre et au Document, à l'emploi raisonné des éléments qui constituent la Documentation.

Notre temps, parmi tous les autres, se caractérise par ces tendances générales : organisation et rationalisation des méthodes et procédés, machinisme, coopération, internationalisation, développement considérable des sciences et des techniques, préoccupation d'en appliquer les données au progrès des sociétés, extension de l'instruction à tous les degrés, aspiration et volonté latente de donner à toute la civilisation de plus larges assises intellectuelles, de l'orienter par des plans.

C'est dans un tel milieu qu'ont de nos jours à évoluer les Livres et les Documents. Expressions écrites des idées, instrument de leur fixation, de leur conservation, de leur circulation, ils sont les intermédiaires obligés de tous les rapports entre les Hommes. Leur masse énorme, accumulée dans le passé, s'accroît chaque jour, chaque heure, d'unités nouvelles en nombre déconcertant, parfois affolant. D'eux comme de la Langue, on peut dire qu'ils peuvent être la pire et la meilleure des choses. D'eux comme de l'eau tombée du ciel, on peut dire qu'ils peuvent provoquer l'inondation et le déluge ou s'épandre en irrigation bienfaisante.

Mais alors qu'il s'agissait pour Otlet de rendre le savoir à l'humain et de proposer un lieu au savoir des savoirs, ce qui domine aujourd'hui alors que les *big data* ont remplacé le *mundaneum* d'Otlet, c'est une masse de données inarticulées qui ne se situe pas en un lieu physique, mais en une suite d'algorithmes dépassant largement l'entendement humain (on a là le thème de la *singularité technique*). Loin de constituer le lieu d'un savoir, l'utilisation des big data favorise toute une série de contrôles et constitue une ressource opératoire. Loin d'être le milieu d'un *savoir*, les big data sont des moyens de *pouvoirs*. Le paradigme symbolique d'une encyclopédie fait place au paradigme numérique d'une entropie du pouvoir.

L'encyclopédisme philosophique d'aujourd'hui qui se constitue en contre-courant n'est pas sans rappeler l'encyclopédisme de Diderot, même s'il est modulé en fonction des perspectives ouvertes par les technologies. Il s'agit moins en tout cas de totaliser les savoirs que de repenser les modèles de totalisation. Si, à l'heure actuelle, l'individuation d'un savoir se constituant au gré des intérêts prime sur un système prétendant à l'absolu, il apparaît nécessaire pour un philosophe comme Simondon de réfléchir sur les conditions et les enjeux de cette individuation.

L'individuation du sens si elle n'est pas réfléchie s'efface au profit de statistiques instrumentalisées afin de produire des comportements mimétiques. L'individuation fait alors place au « profilage », on propose pour un même type de navigation, des produits qui ont intéressé des usagers similaires. C'est le cas avec « Amazon ». Certes « Amazon »

Une rationalisation du Livre et du Document s'impose, partant d'une unité initiale, s'étendant à des groupes d'unités de plus en plus étendus, embrassant finalement toutes les unités, existantes ou à réaliser, en une organisation envisageant, à la base, l'entité documentaire individuelle que forme pour chaque personne la somme de ses livres et de ses papiers ; l'entité documentaire collective des institutions, des administrations et des firmes ; l'entité des organes spécialement consacrés au Livre et au Document, à l'ensemble ou à quelqu'une de ses fonctions : Bureau, Institut, Rédaction des Publications, Bibliothèques, Offices de Documentation.

Le présent ouvrage en donne une esquisse générale et en présente une méthode coordonnée. Les exposés ne manquent pas qui ont dit comment faire, de simples notes, les feuilles d'un manuscrit ; d'un amas de livres, une bibliothèque bien ordonnée ; d'un amas de pièces de correspondance, de comptabilité, des archives en bon ordre ; d'un ensemble divers de textes, une codification coordonnée. Mais ces publications en grand nombre, excellentes quant à leur but, n'ont envisagé chacune qu'un aspect des choses du livre, et par suite ont donné l'impression qu'il y avait comme autant de domaines spécifiques, distincts et séparés par des cloisons étanches, qu'il y avait, en abordant chacun d'eux, à s'initier à des notions toutes nouvelles, à se familiariser avec des pratiques sans connexion avec celles déjà acquises.

Le présent Traité vise avant tout à dégager des faits, des principes, des règles générales et à montrer comment la coordination et l'unité peuvent être obtenues. Cette coordination, cette unité, l'Institut International de Bibliographie, l'Office International joint à lui, les Instituts qui coopèrent au Palais Mondial, le Mundaneum, s'efforcent depuis leur fondation en 1893, en 1895 et en 1920, de les étudier, de les définir, d'en faire une réalité vivante et tangible. Les Congrès internationaux de ces organismes, et d'autres, ont arrêté déjà un ensemble important de données régulatrices. »

Otlet, Paul, *Traité de documentation*, Bruxelles, Mundaneum, 1934, pp. 3-4.

n'est pas une encyclopédie en ligne, mais son but n'est pas si différent de celui de Wikipédia : il s'agit de rendre disponible le savoir, de le mettre à la portée de quelques clics. Ainsi, le sigle d'Amazon qui fait figurer une flèche allant du 'a' au 'z' montre bien que la volonté du vendeur est exhaustive. L'association de plusieurs recherches qu'Amazon propose sur son site reste toutefois contingente et le fait qu'une fois qu'elle se répète un certain nombre de fois, elle soit suggérée n'offre aucune *connexion* entre les recherches. Il s'agit pour reprendre Hume d'une simple *conjonction* basée sur *l'habitude*. Mais si le passage d'une recherche à une autre est proposé sans qu'elle soit réfléchie, l'alternative au savoir absolu semble être un savoir dissolu⁵⁶.

Suivant cette possible dérive, on passe d'un sujet à un autre au gré d'intérêts épars qui n'ont pour nécessité que la répétition enregistrée dans la mémoire informatique de logiciels ou l'inventivité de collaborateurs ponctuels sans vision d'ensemble. Le dilettantisme et la fuite en avant d'une recherche fondée sur des associations statistiques conduisent plus à des pathologies telles que l'infobésité (les savoirs se superposent, mais ne se synthétisent pas) qu'à une compréhension circulaire des savoirs.

La « désencyclopédie » (<http://desencyclopedia.wikia.com/wiki/Accueil>) qui est le corollaire satyrique de l'encyclopédie en ligne Wikipedia montre bien ce côté. On ne cherche plus à construire l'unité, mais à déconstruire toute prétention à l'unité. Plus que jamais l'encyclopédie et l'encyclopédisme doivent être distingués⁵⁷. Ainsi, si la « désencyclopédie » est en quelque sorte une encyclopédie, ce n'est pas l'encyclopédisme qui la motive. Ce n'est qu'en ayant en vue l'attrait d'une compréhension globale que l'on pourra tirer profit du progrès technique de la présentation numérisée en pensant la connexion multiple des savoirs entre eux. Une telle vision globale apparaît toutefois compromise par la « singularité » technique.

Le culte de l'émergence et la survalorisation de la sérendipité de certaines découvertes scientifiques rendent toute vision prospective problématique. Alors que les connaissances étaient provisoirement limitées pour Bacon, elles le sont structurellement pour les partisans de la relativité car le monde ne se définit pas par un ordre nécessaire,

56. Jean-Marc Mandosio dissocie l'encyclopédisme d'une entreprise mécanique comme Wikipédia qu'il compare à « une gigantesque poubelle en réseau, pareille à des continents flottants de débris vers lesquels les courants océaniques font confluer les monstrueux déchets produits par notre société. » Mandosio, J-M. « Préface » à Diderot, *Encyclopédie*, Paris, L'éclat, 2013, p. 19.

57. Voir Neurath O., « L'Encyclopédie comme modèle », *Revue de Synthèse*, 1936 ainsi que le texte traduit dans ce dossier.

mais par un ordre aléatoire. De prospectif (avec Bacon), l'encyclopédisme devrait alors balancer dans le rétrospectif avec l'impossibilité de prévoir. Un tel mouvement de balancier dessine-t-il le destin de l'encyclopédisme ? On ne peut prétendre répondre à ce type de questionnement dans cette introduction. Contribuer à répondre à ce genre de questionnement est toutefois au centre des articles de ce dossier.

* * *

NB: Je tiens à remercier toutes les personnes qui m'ont aidé d'une façon ou d'une autre que ce soit par des relectures ou des conseils avisés. Je pense ici entre autres à Elodie Djordjevic, Patrick Ducray, Olivier Dubouclez, Daniel Lancereau, Quentin Landenne, Michel Malherbe, Arnaud Pelletier et Enrique Utria.